

Pénalités de l'Enfer

Aragon, Breton, Vitrac et moi habitons une maison miraculeuse au bord d'une voie ferrée.

Le matin, je descends l'escalier, assourdi de tapis tricolores, sur la pointe des pieds (pour ne pas réveiller Madame Breton qui dort encore). C'est curieux comme les locomotives hurlantes circulent alors dans mon poignet et dans mes tempes.

Benjamin Péret m'attend en bas. Nous nous en allons dans une île déserte.

Le zanzibar, sans doute, n'est pas une nourriture mais est-ce pour cela que Péret s'endort lorsqu'il n'y a plus de disques à donner aux entonnoirs printaniers et que je m'en vais ?

Aux fortifications les douaniers ricanent à mon passage et me demandent mon permis de conduire :

— Mais je suis à pied !

Sourires mielleux, grossières insultes : Je me sauve. Ils restent sur le pas de la porte à remuer les bras et à agiter leur képi.

Or il n'y a personne dans Paris, plus personne, sauf une vieille épicière morte dont le visage trempe dans un plein compotier de sourires à la crème. Les tramways et les autobus, par deux, sont alignés dans les rues. En plein midi celles-ci sont éclairées à l'électricité. Les horloges sonnent ensemble des heures différentes. Je rentre à la maison. Les photographies de Vitrac, de Baron, de M. et M^{me} Breton et d'Aragon sont clouées aux marches de l'escalier. Dans la chambre de Vitrac il y a un baril de whisky ; dans celle d'Aragon un cornet à piston ; dans celle de Baron un grand nombre de petits souliers. Sur la porte de la chambre de M. et M^{me} Breton il y a une inscription